

Le Fleuve Fantôme



EP:5-8

Le fleuve fantôme

Note : il se peut que tu veuilles cliquer ou utiliser Ctrl + Clic sur les liens proposés. C'est gratuit et pas dangereux

Épisode 5. Le 2 décembre, la matinée.

Au lieu de prendre un taxi, j'ai décidé d'engager un motard pour me conduire à la gare. Il portait un maillot de foot mauve que j'ai commencé à remarquer sur d'autres gens à mesure que l'on augmentait la vitesse à travers les rues. Le jeune homme m'a expliqué que c'était l'uniforme de la Fiorentina, l'équipe de la ville, qui était en train de jouer la phase finale de la troisième division. Elle se plaçait en deuxième rang et avait encore la possibilité de se couronner championne. Le motard était confiant. Il parlait des joueurs tandis qu'il contournait les nids-de-poule et d'autres scooters. Il disait que la joie sera aussi grande comme celle du dernier 5 septembre : la victoire cinq à zéro de la Colombie sur l'Argentine à Buenos Aires.

—La Colombie va remporter la Coupe du Monde aux États-Unis! a-t-il crié et le scooter d'accélérer. Nous serons les champions du monde!

Je n'ai pas voulu le décourager. S'il y avait une image à retenir pour toujours de l'histoire du foot de ce pays, c'était la gaffe du gardien de but, René Higuita et son défenseur le plus proche, en huitièmes de finale de la Coupe du Monde Italie 1990. Il s'est fait voler le ballon par le Camerounais Roger Milla en plein milieu du terrain. Le vide dans le ventre, [la solitude du gardien de but au moment de courir en vain derrière l'attaquant](#), quarante mètres de honte, une aquarelle d'impuissance en vert-rouge-jaune, le retour à la réalité. Chaque Colombien est un gardien de but qui court derrière l'inévitable –et je n'étais pas l'exception.

–Et voilà, Patron. On est arrivé à la Gare, a-t-il dit en arrêtant le scooter et en se tournant pour me montrer un grand sourire à travers la visière levée de son casque. Et vous dites quoi? On va être les champions?

–Bien sûr! j'ai exprimé aussi avec un sourire d'espérance. Mais mes souhaits, évidemment, s'adressaient à la Fiorentina et son championnat de la troisième division. Ce qui n'arriverait pas, malheureusement.

Je suis entré dans le bâtiment, lequel me semblait transformé par rapport à mes souvenirs. J'ai parcouru les kiosques des compagnies de transport et j'ai obtenu la même réponse que la veille: on ne pouvait pas aller au-delà de Florencia. Seulement le retour vers l'arrière-pays était possible. Puis, les mêmes conseils de me détendre, de satisfaire le plaisir avec les bontés qu'offrait la ville, en chair ou en poudre.

Je suis monté au deuxième étage de l'enceinte.

–Monsieur, si j'étais vous, aujourd'hui même je prendrais un bus pour à Bogotá, la serveuse du restaurant de la gare m'a confié lorsque je lui avais posé quelques questions à propos la situation.

D'une façon subtile, je cherchais à me renseigner, auprès d'une autre source plus discrète que les

transporteurs et les chauffeurs, qui pourrait me filer un nom d'un contact pour avoir la permission de me déplacer jusqu'à Villa Granate.

—Et pourquoi donc? J'ai demandé à cette jolie fille qui, debout devant ma table avec son calepin à la main, m'invitait aussi au flirt avec ses gestes et son accent local.

—Parce que le Caquetá est un tonneau de poudre, Monsieur. Vous avez eu la chance de pouvoir entrer à Florencia. Si les bandits le voulaient, aujourd'hui même, ils pourraient aussi siéger la ville. Personne ne pourrait en sortir et vous resterez coincé ici pour toujours... On vous a déjà parlé de la *manigua*? elle m'a demandé d'un air coquin, histoire de changer le sujet de conversation.

—Un peu, oui. Mais je n'arrive pas toujours à saisir le sens de ce mot.

—La *manigua*, c'est lorsqu'une femme d'ici attrape un homme d'ailleurs. Il ne s'en sortira plus... pareil à une ville siégée. Qu'est-ce que je vous apporte à manger? Elle a demandé avec un ton légèrement distant.

Le message était clair. On ne pouvait plus parler de sujets délicats et je devais alors faire attention à cette nouvelle définition du mot *manigua* et jouer avec prudence le jeu que me proposait la serveuse.

J'avais faim, mais je ne savais pas ce que je voulais prendre comme petit-déjeuner. J'hésitais entre

A) un bouillon de poulet

B) un bouillon de cucha

C) Des oeufs brouillés, avec de l'arepa et du chocolat chaud

La jeune fille me regardait de ses yeux bleus, pas si rares dans ces régions où des colons ont laissé des traces de leur génétique caucasienne, attendait une réponse de ma part. Je devais alors faire un choix pour que les événements autour de moi puissent se mettre en marche. Choisir ou m'en aller? C'était la question.

Épisode 6, le 2 décembre 1993, l'avant-midi.

J'ai décidé de me mettre en route vers l'Université, située à moins de deux kilomètres de la gare. Il fallait juste suivre la Calle 21, après avoir contourné une partie du rondpoint où se trouvait la statue de la Déesse du Chairá, une femme indigène de cinq mètres en granit qui est suspendue dans le vide. Mais c'est plutôt sur la surface d'une lacune légendaire qu'elle émerge et s'érige pour agiter les eaux, selon la mythologie uitoto. Le soleil dorait ce corps féminin aux lignes droites et puissantes tandis que je continuais à marcher sur le même trottoir pour rejoindre la Transvesal 6, direction sud-est. Puis, je me suis apprêté à traverser le pont du ruisseau La Perdiz. Je me suis arrêté au milieu de ce sentier étroit réservé aux piétons, alors que des voitures et des scooters circulaient en densité sur la chaussée. J'ai mis mes mains sur la balustrade jaune et métallique et me suis penché pour contempler le courant d'eau couleur gris taupe. Il court au fond d'une pente abrupte, un fossé de quinze mètres de profondeur couvert de fougères, sous l'ombre des arbres qui entrecroisent leur branchage robuste et leur feuillage épais et qui se tiennent sur les deux rives. Une petite jungle au milieu de la ville. J'ai pensé aux mille définitions du mot *manigua*.

Au-delà des données qu'un hydrologue peut cueillir pour caractériser la nature et le comportement d'une source hydrique, on développe un sixième sens à force d'observer ces bêtes vivantes et capricieuses. Comme devant les mondes subatomiques, l'observateur ne change

pas son objet d'étude; c'est l'onde, la particule, le quantum qui changent le langage du savant. Mais par crainte d'avoir l'air d'un fantaisiste, le savant rectifie ce langage pour communiquer l'expérience aux autres dans un rapport aride, cartésien. Un fleuve, une rivière, un ruisseau parlent avec une personnalité unique, fluide, musicale, écumeuse, une géométrie de rapides et de tourbillons. À ce moment-là, La Perdiz m'a raconté avec fierté comment il aimait se déborder lors des saisons pluvieuses pour se venger de ses jours de gloire perdus. Autrefois, dans les années 1930, il était encore navigable et pouvait transporter de soldats vers le circuit d'eaux amazonien.

—Et maintenant me voilà transformé en égout, a-t-il murmuré. Ces taudis pissent toute la journée sur moi à travers ces tuyaux qui sortent de leurs murs.

Tout à coup, dans mon champ visuel, deux roches se sont transformées en deux vautours noirs qui posaient sur un îlot blanc et savonneux.

—Homme venu de si loin, j'ai un cadeau pour toi.

L'îlot blanc a commencé à se gonfler. Une tête de cheval est montée sur la surface, un œil rempli de terreur me fixant. Puis le ventre picoté par les vautours s'est montré dans toute sa magnificence.

—Homme venu de si loin, il n'y a pas que les petits chevaux morts qui peuvent flotter sur mes eaux, le ruisseau m'a averti avec l'impression d'un déjà vu. En ce moment, il y a quelqu'un qui te regarde au débout du pont.

Je me suis redressé et j'avais froid malgré la chaleur humide qui trempait mon t-shirt. J'ai tourné la tête en direction de l'inconnu. L'ombre d'un homme au chapeau noir et dans une sorte de redingote m'observait. Mon reflexe a été de me tenir immobile, de le regarder sans cligner des yeux, afin de l'inviter à faire le prochain coup. Mais l'individu a fait demi-tour et a commencé à s'éloigner, en direction de la gare, jusqu'à disparaître derrière le trafic

et les mirages causées par la chaleur sur l'asphalte. J'ai baissé encore mon regard vers le ruisseau. Une dizaine de vautours continuaient à dévorer le cheval.

Épisode 7. Le 2 décembre 1993, presque midi, à l'Université.

—Qui aurait dit qu'El Turco viendrait au Caquetá, si loin de chez lui, non pour voir une femme qui l'a vraiment aimé, mais pour chercher un fleuve imaginaire, m'a dit Magnolia en me fixant de ses yeux noisette frôlant la couleur verte de la mousse.

—Ne te plains pas! lui ai-je dit d'un ton comique afin de contourner ses reproches implicites, te voilà doyenne intérimaire de la Faculté des Sciences Agricoles.

Magnolia possédait le don d'apaiser les pires atmosphères. Elle dissipait mes angoisses d'enfant. Voilà pourquoi je n'ai jamais su être l'homme qu'elle cherchait en moi.

—Tu as raison, mon Turco chéri. Je suis reconnaissante avec la vie. Ici, tout est à faire. C'est comme si le monde venait d'être créé. Il y a aussi la place pour un professeur expert en hydrologie...

—Tu sais que l'académie ne m'a jamais intéressée. Je suis un homme de terrain... ou plutôt de grosses flaques, j'ai dit à la blague.

—Bien sûr que oui! a-t-elle soupiré. Mais tu viens de passer une année très difficile à cause de la sécheresse et les endroits où tu aimes patauger deviennent de plus en plus dangereux. Toutes les semaines, on apprend aux nouvelles d'un massacre dans ces régions.

Nous prenions un café entre les jardins de flore endémique de l'Université. La cafeteria était pleine d'étudiants et de professeurs qui préparaient leurs examens de fin de session. Il y en avait certains qui commençaient à remplir les tables avec les assiettes du menu du jour : des haricots, du riz, des plantains frits; un verre de jus de fruit. Je n'avais pas faim et Magnolia avait l'habitude de sauter un repas pour échapper à l'embonpoint auquel étaient condamnées, d'après elle, les femmes de sa famille. Une fausse croyance que je n'ai jamais réussi à lui faire changer. Elle avait toujours eu une silhouette plaisante aux yeux qui la voyait en mouvement.

—Je suis certaine, mon Turco, Magnolia a repris en haussant son regard comme si elle voyait un nuage entre nous deux, que tu as vu la nouvelle, cette année... Le CERN a rendu publique la première page web. Avant, ce n'était qu'une information que se partageait les militaires des États-Unis à l'aide de leurs ordinateurs. Mais il semble qu'ils veulent pousser plus cela et le rendre accessible à tout le monde.

—Oui, j'ai lu la nouvelle à *El Espectador*. C'était plutôt en début de l'année, non?

— Peut-être en mai ou en juin. En tout cas, il semble qu'il y a une université américaine qui a le projet de construire le premier atlas cybernétique.

—Atlas cybernétique?

En ce moment-là, un lézard qui grimpait le mur a attiré mon attention. Il s'est caché sous le lierre.

—Ils veulent créer des cartes sur les pages de ce réseau international public.

—Je vois...

—Je connais l'une des personnes en charge. Ils vont avoir besoin d'un hydrologue pour l'Amérique du Sud. Mais ils vont commencer avec un repérage du Mississippi

pour montrer comment utiliser les nouvelles technologies et cueillir des données.

—Magnolia, cela est vraiment intéressant, mais je sais où tu veux en venir.

—Sébas, tu pourrais faire partie de cette équipe! Si tu pouvais imaginer ma souffrance lorsque je regarde dans le journal télévisé un cadavre retrouvé dans l'eau stagnée d'un marécage. Je ne m'arrête pas de penser à toi, à ton sort...

La partie inférieure de ses yeux s'étaient couverts d'une couche cristalline. J'ai mis ma main sur la sienne.

—Il ne m'arrivera rien, t'inquiètes... Je sais que je vais trouver ce fleuve fantôme. Et le monde saura qu'il existe un système océanique souterrain... cela va changer la géographie... cet atlas cybernétique se rendra très vite obsolète... Tu verras, ma belle amie...

Elle a souri. Elle bridait toujours ses larmes. Nous étions experts à ne pas nous laisser emporter par le sentimentalisme exacerbé des races tropicales.

—Toi et tes idées de fou! Et maintenant, tu vas faire quoi?

—Je vais aller acheter un ventilateur! Il n'y en a pas à l'hôtel!

—Tu n'as pas besoin de rester dans ce trou-là! Il y a une place pour toi chez moi... sur le canapé... ou dans mon lit...

Nous nous sommes regardés dans les yeux. Nous connaissions notre nudité et nos cicatrices. Magnolia et moi traversions la vie avec la complicité de deux guerriers solitaires.

—Je ne veux plus te faire du mal, Magnolia. Je ne voulais pas que tu saches que j'étais ici. Mon objectif était d'arriver à Villa Granate aussitôt que possible. Mais me voilà ici à Florencia...

—Je comprends. Et désolée. Je ne connais personne qui pourrait te donner ce permis. Il est très risqué de même poser la question...

—Oui, j'ai eu l'impression de me faire suivre jusqu'ici..., j'ai murmuré en déplaçant la chaise vers l'arrière.

—Fais attention, mon bel ami...

—Ma belle amie, j'ai dit en embrassant sa main et en me mettant debout, comme un chevalier qui rend ses hommages à une reine qu'il ne reverrait jamais.

Épisode 8. Le 2 décembre 1993, après-midi. Hôtel Manigua.

Mon oncle Amine s'était forgé une réputation dans le commerce d'électroménagers vers la fin des années 1960. Il fournissait les magasins les plus achalandés de Santa Marta, de Barranquilla et de Cartagena avec des appareils qui refroidissaient l'air et fabriquaient de la glace. Des frigidaires d'un mètre de hauteur pour les motels sur le bord de la *Troncal del Caribe* jusqu'aux modèles plus volumineux et bruyants de climatiseurs pour l'agglomérat d'hôtels à El Rodadero de Santa Marta. Je me souviens toujours d'un polaroïd jauni où mon oncle, portant un chapeau de marin, attend au port de Barranquilla sa marchandise, un container qui arrivait du Panama et qu'il vidait pour remplir un camion. Puis, il s'asseyait devant le volant pour commencer la tournée régionale. Mais parmi tous les artefacts, le produit le plus chéri par tous ses clients, c'était un ventilateur rotatif monté sur un tripode fabriqué en Inde. Mon oncle a été le premier à importer des

modèles en couleurs vifs et formes de plus en plus aérodynamiques.

Lorsque nous sommes arrivés en Colombie, mon père a commencé à travailler pour mon oncle, qui lui a donné la route des fleuves, c'est-à-dire, le déplacement vers l'arrière-pays, vers le sud, tandis qu'il s'occupait de recevoir la marchandise et de se balader sur le littoral, de l'est à l'ouest. En 1979, mon père et moi avons dû remplir une chaloupe avec les ventilateurs rotatifs. À Montería, mon oncle avait averti par téléphone à mon père de ne pas circuler à partir d'un certain trajet de la route, des bandits étaient en train d'y imposer leur loi. Nous avons commencé à ramer parce qu'il n'y avait pas de moteur et il fallait aussi garder le silence. Fiston, et si on mettait un ventilateur dans l'eau pour voir si cela nous fait avancer plus vite, il m'a demandé avec son ton blagueur, histoire de nous décontracter. Il me souriait de l'autre côté du monticule de ventilateurs entassés. Non, papa, on ne peut pas brancher le ventilateur! Nous avons ri. Nous avons entendu un vrombissement. Des hélicoptères militaires ont passé au-dessus de nos têtes. N'en dis rien à ta mère, d'accord? Puis, nous avons débarqué sur l'autre rive. Je suis resté pour surveiller les ventilateurs et il est reparti chercher l'autre partie de marchandise qui avait été laissée dans le camion. Celle-là a été une longue heure. Il est revenu et nous étions chanceux. Cette fois-là.

Avec ce souvenir, et avec un ventilateur bon marché de piètre qualité, je suis revenu à l'hôtel. Le soleil s'était adouci mais la chaleur restait suspendue dans l'air, moite. En franchissant la porte en verre, j'ai senti une odeur stagnante d'eau de Cologne que je n'avais pas remarquée la veille, mais qui m'a fait penser tout de suite au réceptionniste. En effet, il était derrière le comptoir improvisé, en train de remplir ses mots croisés et d'écouter

des vieux tangos à la radio. Sa pipe entre les lèvres, il a levé son regard et a fait un sursaut.

—Ah, Monsieur Saad ! Vous êtes revenu vivant de votre promenade !

—Toujours vivant, ai-je répondu. Mais qu'est-ce qui vous surprend?

Il a ri d'un ton sec, puis s'est penché vers moi, ses yeux émettaient une sorte d'exaltation.

—J'ai entendu dire que vous posez des questions dangereuses à la gare et à l'université...

Un vent froid a parcouru mon dos et j'ai eu l'image du type qui m'observait sur le pont.

Le réceptionniste a baissé le regard, comme s'il venait de se rendre compte de mon malaise.

—Vous venez d'acheter un ventilateur? Dites, vous avez une minute ? J'ai quelque chose à vous montrer.

Je l'ai observé un instant. Je ne savais pas si je devais lui faire confiance.

—Bien sûr, j'ai dit pour me montrer serein.

Il a aspiré une bouffée de sa pipe.

—Suivez-moi.

Nous avons traversé un couloir exigü, à l'ampoule nue clignotante, puis une porte battante donnant sur une pièce sombre, à moitié encombrée de draps, de seaux et de bouteilles de javel. Au fond, sur une table en plastique, on pouvait distinguer six ventilateurs de modèles différents.

—Hier soir, vous n'aviez qu'à me dire que la chaleur de votre chambre vous dérangeait. J'aurais pu vous en apporter un de ces machins.

—Le réceptionniste qui a enregistré mon arrivée m'a dit qu'il n'y avait rien à l'hôtel pour ventiler.

—Eh bien. Il vous a menti... En fait, il l'a fait parce qu'il voulait vous protéger.

—Me protéger? De quoi?

—Il y a quelque chose qui n'aime pas les ventilateurs dans cet hôtel... Un malheur est arrivé le lendemain à chacun des clients qui ont en utilisé un.

—Une histoire à dormir debout...

Le réceptionniste a avancé d'un pas vers moi, son visage émergeant de la brume de sa pipe.

—Vous devez échanger votre ventilateur contre l'un de ces six ventilateurs. Ces les seuls appareils qui ne portent pas une malédiction ici.

L'ampoule du couloir clignotait faiblement.

J'ai soupiré et j'ai déposé mon ventilateur sur la table. Coincé entre mon rationalisme et la politesse qui m'avait toujours permis de m'adapter aux gens de ces régions de ce pays pour ne pas m'attirer des ennuis, j'ai hésité à suivre ce jeu bizarre.

—Alors, je dois en choisir un et laisser ici le mien, c'est bien ça? J'ai repensé à la scène de la chaloupe dans laquelle mon père et moi avions transporté les ventilateurs de mon oncle.

—Oui, mais avant cela, il faut que je vous parle des deux choses.

—Ah bon?

—Je sais que vous cherchez à sortir de Florencia et prendre le chemin vers l'est du Caquetá. Je vais vous donner quelque chose qui pourra vous aider à un moment donné.

Avec une combinaison, l'homme a ouvert un coffret et a sorti un paquet emballé en un sac plastique couleur vert olive. Il l'a mis dans mes mains avec solennité.

—Ceci est la monnaie de cette région. Vous pouvez acheter tout ce que vous voulez ici. Même sauver votre vie!

—Qu'est-ce que c'est?

—La cocaïne d'exportation. N'ouvrez pas le paquet. Il perdra sa valeur. Personne ne le voudra que pour l'achever.

—Mais... Pourquoi vous me donnez ça? dis-je en tâtant le contenu compact en-dessus de l’emballage.

Le réceptionniste a souris et s’est retourné rapidement.

—Vous êtes quelqu’un de bien, Monsieur Saad, dans un endroit dangereux. Gardez bien ce paquet... vous en aurez besoin tôt ou tard si vous voulez poursuivre votre aventure...

Je ne savais pas quoi dire.

—Et maintenant, pour ce qui est de ces ventilateurs, vous devez en choisir un et je vous raconterai une petite histoire à propos... c’est un chaman qui a fabriqué ces incantations pour chasser la malédiction. À la fin, vous partirez avec le ventilateur de votre choix. Êtes-vous [prêt](#)?

Défi : joue au « ventilateur maudit », à la fin du billet du blog, et découvre l’homme ventilateur.